

Comme un petit oiseau
sur mon épaule



Texte

Eric Despature

Eric Despature

Comme un petit oiseau
sur mon épaule

© Eric Despature, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4030-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La mort révèle l'amour, c'est l'inconsolable qui pleure l'irremplaçable »

Vladimir Jankélévitch

« Je ne sais si tu es en moi ou si je suis en toi, ou si tu m'appartiens. Une chose est sûre, je ne veux pas te posséder. Je pense que nous sommes tous les deux à l'intérieur d'un autre être que nous avons créé et qui s'appelle « nous » »

Robert James Waller, *Sur la Route de Madison*

À Clémentine et Louis,
À tous les inconsolés et les inconsolables,
Et à Laurence, mon ange pour l'éternité.

Ce jeudi 23 janvier 2020 a été la pire journée de ma vie, celle que je n'avais jamais imaginé devoir affronter. On voudrait que le pire n'existe pas, on ignore qu'il peut vous tomber dessus brutalement. Personne n'y est préparé, et pourtant il surgit, et personne n'est sûr que rien ne le dépasse jamais.

9 h 30. Le portable vibre dans ma poche. Depuis bientôt trois mois que tu es hospitalisée, il reste ouvert jour et nuit, à portée de main. Tout en décrochant, je me lève et quitte la salle où je participe à une réunion de travail.

C'est une infirmière du service de néphrologie du CHR de Lille. Elle me demande : *Vers quelle heure comptez-vous passer aujourd'hui ? Comme tous les jours, à partir de 13 heures*, je lui réponds. C'est l'heure de début des visites à l'hôpital. Les matinées sont réservées aux soins. Elle raccroche en me disant : *À tout à l'heure*.

Je ne comprends pas le sens de cet appel. Une légère inquiétude commence à monter en moi. Je reprends ma place dans la réunion mais je n'y suis plus présent. Mes pensées vagabondent autour de toi et rejoignent ta chambre d'hôpital. Je n'arrive plus à me concentrer. Je m'agite sur ma chaise, je suis inquiet et m'efforce de ne pas le laisser paraître.

Nouvel appel quelques minutes plus tard. Cette fois c'est la néphrologue en charge de ton suivi : *L'état de votre épouse se dégrade, il faut que vous veniez au plus vite*. Manifestement l'infirmière n'avait pas été assez claire la première fois. Le message est direct, brutal, sans ambiguïté. Il me frappe au plus profond. Mes jambes flageolent. Mon cerveau enregistre l'urgence. J'ai juste la force de lui répondre dans un souffle : *J'arrive*.

Je quitte précipitamment la réunion en balbutiant *Une urgence*.

Dans la voiture, les larmes me brouillent la vue. Dans ma tête une voix crie : *N'abandonne pas le combat. Tu ne peux pas baisser les bras maintenant*.

Toi, ma guerrière, le bon petit soldat, comme tu te surnommais, tu nous avais tellement habitués à ce que la vie l'emporte à chacun de tes accidents de santé, tu nous avais toujours étonnés par ta capacité à rebondir, à re vivre, comme le 4 décembre dernier quand, en phase de réveil, tu avais arraché ton intubation

pour un nouvel épisode de vie. Toi ma combattante, tu ne peux pas rendre les armes maintenant.

J'ai en mémoire cette énième sortie de clinique. C'était au mois de mai. Tu avais fait un séjour de convalescence en médecine générale. J'étais allé te chercher à la fin de ton hospitalisation.

Dans le hall d'accueil de la clinique, alors que nous allions sortir pour regagner la voiture après les formalités d'usage, nous tombons sur un de nos amis, Étienne, qui était venu te voir. *Mince, je ne savais pas que tu sortais aujourd'hui ! Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?* Toi de répondre : *Un hot dog du Paon d'Or.*

Nous nous étions souvent arrêtés à ce café, situé à l'entrée de la rue de Béthune, à la sortie d'une séance de cinéma, ou à la fin d'un marathon de courses, plutôt en hiver, quand la chaleur du hot dog cuit arrivait à réchauffer l'intérieur de nos corps.

Étienne est allé te le chercher et tu l'as croqué, comme tu croquais la vie, avec un plaisir non dissimulé. La vie reprenait, et avec elle le plaisir, la joie et la force de te battre à nouveau.

C'est un des nombreux souvenirs de toi que j'emporte. Tu disais souvent que tu étais une marathonienne de l'effort. Et c'est vrai qu'à chaque embûche sur ton chemin de vie, tu t'es relevée, tu as redressé la tête et continué à avancer.

Aujourd'hui, en me dirigeant vers l'hôpital, je repense à ce moment. J'aimerais que tu aies encore la capacité à rebondir. J'appellerais Étienne et je lui demanderais d'aller chercher quelques-uns de ces fameux hot dogs. Mais cette fois, pour que nous les partagions avec toi.

J'avais toujours tenu ce moment à distance, malgré les nombreuses mises en garde des médecins depuis le début de ton hospitalisation. J'avais toujours refusé que ce moment puisse arriver. Nous deux, nous étions indestructibles avec tout ce que la vie nous avait réservé. Nous étions deux à nous aimer pour l'éternité. Sans se le dire, on se l'était promis. Jamais on n'avait envisagé de se quitter, d'être séparés.

Tu avais eu connaissance de ta malformation rénale à l'âge de seize ans. J'avais connu ta maladie jeune. Nous en avions parlé souvent. Tu n'avais pas de colère d'être malade et ta confiance dans la vie et dans l'avenir avait renforcé la mienne. Nous avions toujours vu l'avenir de manière positive, même si tu m'avais toujours dit : *Je ne vivrais pas vieille.*

Beaucoup d'évènements de ton long parcours médical ont été très difficiles et délicats, et à plusieurs reprises j'avais craint de te perdre. Mais à chaque fois, tu avais rebondi, insufflant la vie dans ton corps.

J'arrive à l'hôpital en une vingtaine de minutes. Comme tous les jours, la chambre est calme. Il n'y a pas un bruit. Tu es allongée dans ce lit d'où tu n'as quasiment pas bougé depuis ta première hospitalisation le vingt-huit octobre dernier. Tu dors les yeux ouverts, mais tu ne me vois pas. Ton visage est creusé, ta peau s'est encore tendue sur l'os de tes pommettes. Tes yeux se sont délavés, de verts tes iris sont devenus bleus, translucides. Ta respiration est régulière, très lente. Tes constantes sont monitorées sur un écran accroché au-dessus de ton lit. Des bips réguliers s'en échappent comme une invitation à regarder, à un devoir de vigilance.

La jeune femme médecin, prévenue de mon arrivée par les infirmières, entre dans la chambre et m'invite à la suivre dans la salle d'accueil familles. Elle est accompagnée de Fabien Perrot, un des piliers du service qui te connaît bien, et depuis longtemps. Ils me parlent avec beaucoup de douceur et d'empathie. *Le corps de votre épouse subit depuis 50 ans les conséquences d'une malformation rénale et depuis le mois d'octobre des attaques à répétition d'infections pulmonaires. Il a atteint ses limites. Votre épouse n'arrive plus à se battre. Elle arrive au bout de son combat.* Je découvrirais plus tard, par les comptes rendus médicaux, que les infections successives avaient déclenché une septicémie

irréversible qui ne pouvait qu'entraîner la mort.

Comme elle était agitée, nous l'avons séditée et placée sous Hypnovel, c'est pour cela qu'elle dort paisiblement.

Et que va-t-il se passer maintenant ? je leur demande.

Il n'y a plus vraiment d'espoir. Votre femme est arrivée au bout de ce qu'elle pouvait supporter. Petit à petit ses respirations vont s'espacer. L'intervalle entre deux respirations va augmenter jusqu'au moment où elle s'arrêtera. Elle ne souffre pas.

Je sors ébranlé et sonné de la salle. Cette phrase brutale, même prononcée avec beaucoup de retenue et de douceur, m'a terrassé. Je ne réalise pas. J'ai du mal à marcher. Je te rejoins dans ta chambre, je te caresse le front, mes larmes coulent et tombent sur les draps du lit. Il faut que je me reprenne. Tu n'aurais pas aimé que je pleure trop.

La matinée touche à sa fin. J'appelle les enfants.

Clémentine vit à Lyon depuis plusieurs années avec son mari Laurent et ses trois filles. Son téléphone est sur messagerie. Je lui laisse un message demandant de me rappeler rapidement. Devant l'urgence j'appelle Laurent et lui explique la situation. Il se charge de prévenir Clémentine.

Louis vit depuis plusieurs années en région parisienne. Il a déménagé à Maisons-Alfort depuis le mois d'octobre. Il travaille dans le cinéma. Ses horaires de travail sont décalés, commençant dans l'après-midi et finissant tard le soir. Il décroche dès que je l'appelle. Je lui explique la situation et lui demande de venir au plus vite à Lille. Comme moi je le sens bousculé, atteint : *Je te rappelle dès que j'ai trouvé un train.*

À partir de ce moment, j'ai l'impression d'agir comme un automate : coups de téléphone à Fabienne, ta sœur, et à Christophe, ton frère, appels à la famille et aux amis proches...

Je demande aussi aux infirmières de contacter l'aumônier de l'hôpital pour qu'il puisse te donner le sacrement des malades. Tu en avais déjà bénéficié en réanimation. C'est Clémentine qui l'avait demandé. Et ça avait marché... tu en étais sortie. Tu avais vécu une re naissance, surprenant tout le monde. Sans le dire, j'invoque et j'espère un nouveau miracle.